

JULIEN BAINAUD

LE POIDS DES  
CICATRICES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527785

Dépôt légal : mars 2026

## Le poids des cicatrices

Aujourd'hui, il est mort, celui qui aura terrorisé tout un pays, qui aura causé tant de pluies de larmes, déchaîné tant de colère, celui qui a fait changer les choses, révolutionné son monde.

Aujourd'hui il est mort, celui qu'on soutenait, qu'on a écouté et qu'on érigeait en idole, on s'est reconnu en lui pour certains, on lui crachait à la gueule pour d'autres. Aujourd'hui il est mort, seul, comme le vagabond qu'il a toujours été, seul, dans un désert mental ou rien ne survivait plus de trois heures. Il laisse derrière lui une montagne de cadavres avec ou sans cicatrices. Le vent ralentit au rythme de son pouls, ses yeux cachés par ses cheveux blonds teintés de sang, symbole de la douceur qu'il était, devenu le bras armé de la sourde et aveugle vengeance. Lui qui avait tout d'un soleil, il s'est consumé à petit feu, perdant tout ce qu'il avait de beau en son sein. Sa douce peau juvénile ne laissait place qu'à l'enfant de la mort, condamné à faire verser des larmes. Son tombeau, il ne le choisit pas, contrairement à ce qu'on aurait pu croire d'un personnage aussi spécial que lui, on le voyait sortir d'un tricycle enflammé, cramé comme une tranche de jambon ou alors écrasé contre un train.

Pourtant il est là, sur le bord d'une plage, mis à genoux, abattu, vidé de son sang, un trou béant dans sa poitrine, quelle ironie. Son corps entier était blessé, ses lèvres étaient déchirées de froid dû à la mort, les jambes lacérées de cicatrices comme si toute sa vie était décrite sur elles.

Oui, aujourd'hui il est mort.

On se souviendra de lui pendant trente ans, ou peut-être jusqu'à demain, on ne sait pas. On a reçu une notification 3 jours après sa mort « \*\*\*\*\* est retrouvé mort, sur la plage

de \*\*\*\*\* », le temps s'arrêta. Le monde se divisa en deux parties ; ceux qui pleurent sa légende et ceux qui brûlent son combat. Vous l'aurez compris, ici, il n'y a pas de demi-mesure. Il est l'une des images de cette France qui s'insurge, de cette génération qui s'offusque.

Peut-être dans trente ans, on se souviendra encore de lui, peut-être d'ici la semaine prochaine, on l'aura oublié, mais ce qui est sûr, c'est qu'il restera une icône de pouvoir, de violence, mais également de sympathie.

On se souviendra de lui comme un héros, on se souviendra de lui comme un fou, mais on se souviendra de lui comme celui qui a défié les élites, comme celui qui a défié la morale et l'éthique.

Il est et restera une cicatrice que la France n'arrivera jamais à renfermer.

# 1

Encore nuageux, je sentais le souffle chaud du soleil sur ma peau. L'ambiance était légère hier soir, les gens chantaient, les filles dansaient, les garçons leur glissaient des mots doux à l'oreille. La frénésie de la fête coule encore dans mon être. Demain ne sera que meilleur, me disais-je hier, un verre de rhum et une clope à la main. Je sentais tellement le soleil sur ma peau que je décidai de me lever pour ne pas finir comme une merguez sur le barbecue de l'enfer.

Comme tout adolescent de 16 ans qui se respecte, j'ai une gaule immense dès le matin, donc je restai planté dans le lit le temps que ça passe, puis après je lançais ma musique, je m'amusais à me prendre pour un fou qui voulait voir le monde brûler dans un rêve matinal, dans un autre j'étais un riche bourgeois utilisant un gamos sur les Champs-Élysées, un matin classique quoi. J'avais une vie plutôt banale, j'allais à l'école, je pratiquais du sport, je regardais les oiseaux chanter.

Mon petit déjeuner englouti, je partis à l'école, toujours bien habillé ; chemise Ralph Lauren, pantalon en lin beige, ouais j'étais un vrai fashionista, mais c'est toujours agréable de sortir bien habillé, peut-être ça allait attirer l'attention de cette fille, pensais-je. Cette fille que j'avais rencontrée à une soirée s'appelait Laura, ses cheveux bruns et ses yeux bleus avaient éclipsé tout le bruit autour, j'entendais Carless Whisperer dans ma tête à ce moment-là, autant dire que j'étais subjugué par sa beauté. Nous n'étions pas dans le même lycée, mais dans la même ville, donc ça allait, je pouvais la voir quand je voulais. Bormes-les-Mimosas était une petite ville donc le seul lycée se trouvait à Hyères. En arrivant à Maintenon, le

nom de mon lycée, je vis mes potes qui m'attendaient pour voir nos classes.

— Ahhh le voila, enfin l'homme mondial, lança Esteban en rigolant.

— T'es un gamin, lui disais-je.

— Gros, t'es un pirate, t'as réussi à pécho Laura hier, tout le monde a tenté t'es l'seul à avoir son num, dit-il en me tapant dans l'épaule.

— J'y peux rien, si vous vous y prenez comme des zgegs, les femmes c'est simple à comprendre. Tu lui parles gentiment, tu fais le romantique à l'inviter danser, et puis une ptite bouffe au coucher de soleil et hop c'est plié, répondais-je de façon taquine.

Et si seulement c'était si simple, j'avais effectivement appliqué mes propres conseils, ce fut le meilleur soir de ma vie. Je n'avais pas fait que de la séduire, c'était allé plus loin. Je vous épargne les détails, mais les voisins nous ont déposé une lettre que ma mère a eu le malin plaisir de lire ce matin. Je vous rassure, elle n'était pas là durant notre affaire, elle devait vagabonder je ne sais où. Non, le vrai problème c'est que l'aventure que je ne pensais que d'un soir commence à me rester en mémoire. Vous me diriez sûrement « mais ça ne fait qu'un jour, tu ne peux pas l'oublier c'est normal » ce à quoi je vous répondrais que j'ai déjà eu ce genre d'expérience et le soir même j'avais oublié la fille en question, mais là elle reste constamment dans ma tête depuis ce matin. À peine j'eus le temps de me perdre dans mes souvenirs de cette succube, Lisa, une de nos amies venait d'arriver.

— Salut, les gars, ça va ? Vous avez sorti le grand jeu pour les nouvelles classes, ricana-t-elle.

— Tu peux parler toi, toujours en jupe et en chemise, tu t'es prise pour la baronne de Medellín ? N'empêche ça te va bien, dit Esteban.

— Bon on y va ? Vous finirez de vous sucer aux chiottes, dit Nathan d'une manière si naturelle que j'ai failli m'étouffer.

— Toujours là pour casser les couilles toi, mais c'est pour ça qu'on t'aime, ricana Lisa.

Ces trois-là, c'est toute ma vie, ils sont géniaux, parfois un peu cons, mais je les aime. Ça va faire plus de 10 ans que je connais Esteban, c'est mon gars d'enfance, on a tout fait ensemble en primaire.

Nous étions des opposés ; j'étais intenable à courir partout, à provoquer tout le monde, à être parfois l'enfant terrible de la cour. Esteban, lui était beaucoup plus réservé, bien plus dans le calme, il était le chouchou des maîtresses, mais on s'entendait quand même bien, nos mères se voyaient souvent pour prendre un café tandis que nos pères nous emmenaient voir des matchs de foot. En parallèle, nous faisons tous deux du handball depuis l'âge de 4 ans pour moi, 6 ans pour lui. Au collège, les rôles ont radicalement changé, remerciez la puberté. Il grandissait à en devenir une girafe tandis que je ne dépassais pas les 1.60 m à 12 ans. Cette taille lui donnait confiance en lui, ça en devenait presque jaloufif pour moi, je le voyais à l'aise avec tout le monde avec son mètre 71 au même âge que moi. Bon, depuis j'ai grandi et fin collège je mesurais 1.75 m, toujours loin des ces 1.82 m, mais c'était un bon début. J'avais continué le handball tandis que lui s'était tourné vers la natation, ce qui correspondait avec sa taille et ses capacités athlétiques.

Des conneries, on en avait fait des milles et des cent, comme la fois où l'on a failli enflammer le collège, car on se grillait des saucisses avec un lance-flammes de fortune, c'est une folie qu'on soit resté amis aussi longtemps. Nathan, je l'ai rencontré en 3<sup>e</sup>, c'était le genre de gars un peu timide dans ma classe, qui était bon en cours, qui était tranquille dans son coin. Il avait sa bande, Lucas, Andrea, Agathe et Rose. Ils ne faisaient pas beaucoup de bruit et étaient toujours le groupe gentil et assez débrouillard. Je me suis rapproché de lui, car j'étais en kiff sur Agathe et ses cheveux bruns et ses yeux verts, il l'avait remarqué et avait essayé de m'aider à la séduire en m'ajoutant dans leur groupe, bon, au final ça n'a pas marché, mais je me suis fait un nouveau pote. Quant à Lisa, c'était une pote à Esteban au lycée donc on est devenu pote comme ça,

parce que ouais j'ai oublié de le préciser, mais on va rentrer en terminale.

Il faisait bon, l'ambiance était légère. Dans le brouhaha d'une nouvelle année, les oiseaux chantaient et le vent dansait sur nos nuques. Le verdict est tombé ; Esteban et Lisa sont dans la même classe, Nathan et moi dans deux classes différentes. On était tous un peu déçus, excepté Lisa.

— Vous êtes relouuu, on va pouvoir avoir plein de potins, et puis vous les garçons allaient pouvoir charo qui vous voulez, j'suis sûre que vous allez avoir des bombes, disait-elle d'un ton moqueur.

— Même pas, celles que je connais sont dégueulasses, mis à part Isabelle, et encore, gémit Nathan.

— En mode t'es pierre niney toi mdr ? Tu seras dans ton élément mon con, disais-je.

— gna gna gna, aze casse un tour toi, j'vais te choper, dit Nathan en manquant d'étouffer de rire, avant de commencer à me courser dans la cour.

Notre lycée n'était pas bien grand, une cour sur deux étages, mais bon les deux combinées ne faisaient pas la taille d'un terrain de foot. À force de me courser, Nathan et moi finissions par nous retrouver dans la deuxième cour, près d'un coin d'herbe.

— J'a... ban.. Donne, disais-je essoufflé.

— Ahh viens là, j'vais te faire un boulot, plaisantait-il.

Avant qu'il puisse s'approcher, on entendit un chant, une voix si douce que le temps semblait arrêté, les feuilles suspendues en l'air, toute forme métaphysique était en pause... sauf nous. Le chant venait de l'arbre à cerises, vieux de 80 ans, où l'on récoltait ses fruits au printemps. Nous nous y rendîmes en hâte, mais avant même que nous puissions y arriver, nous entendîmes le chant à un autre endroit, comme si cette mélodie se déplaçait en dansant. Elle tournait dans le vide, et nous étions spectateur de cette pièce magnifique, on entendait ses notes à notre gauche, puis à droite, puis plus rien...

— Gros, c'était quoi ça ? me demande Nath sous le choc

Mais je ne sus quoi répondre, j'étais charmé par la mélodie, je repensais à cette douceur qui m'apaisa, ce fut comme si

le vent s'était mué en une douce elfe qui me chuchotât à l'oreille.

— C'est moi qui aie fait ça, nous surprit une voix que je n'oublierai jamais.

Brusquement, nous fîmes volte-face. Face à nous une fille, elle n'était pas si différente des autres ; petit bandeau sur ses cheveux bruns, crop-top noir et pantalon en maille, des yeux bleu perle, mais elle dégageait quelque chose d'angélique, ses boucles d'oreilles ne m'avaient d'ailleurs pas échappé avec leurs formes de petit soleil.

— Tu t'appelles comment ? demandais-je encore troublé.

— Carla, dit-elle avec son plus grand sourire. Tu dois être Nathan, demanda-t-elle au principal intéressé.

— Exact, dit-il en rougissant.

— Et toi tu es ? questionna Carla.

Au moment où je devais lui dire, Lisa nous gueula dessus.

— Oh bande de zgeg, arrêtez de draguer, on vous attend, hurla-t-elle.

— Je crois que vous devez vous bouger le cul, rigola notre mystère. On se reverra plus tard, l'inconnu.

Je mis du temps pour comprendre ses mots, avant que Nathan me tirât le bras pour monter en classe. Une journée comme les autres quoi, avec un mystère angélique à décrypter. Le reste de la journée fut classique ; un blabla absolument barbant au possible sur les études et toutes ces conneries. Le soleil tapait encore fort lorsque je sortis du lycée, fatigué de tout ce boucan, mais surtout intrigué par ce matin. Nathan me suivait, guère plus énergique. À peine le temps de m'allumer une cigarette que les deux autres fous qui nous servaient de potes nous rejoignaient.

— Putain, vous n'avez pas perdu de temps. Dès le premier jour, ça drague des nouvelles, ricana Lisa.

— Nan, vraiment, y'a méprise, répondit Nathan. J'étais en train de courser l'autre toxico (en me désignant) quand on est tombés sur elle, enfin sur sa voix.

— Sa voix ? Vous vous êtes cru à un concert en fosse ? ironisa Esteban.

— Gros, je t’assure, elle a un truc en plus, fin un truc spécial, insista Nathan. On entendait sa voix à un endroit, puis à un autre, puis elle est apparue devant nous.

— Mais frère, t’es juste sourd, tu m’étonnes, tu l’entends à deux endroits différents, se moqua Lisa en rigolant.

— Il a raison, sa voix a un truc de mystique, comme une soprano, ou comme Maria Carey si vous préférez, dis-je.

— Nannnn, je sais ce qu’ils ont Este, dit euphoriquement Lisa. Ils sont tombés sous le charme de cette fille, olala, comment elle s’appelle ??

— Toujours dans l’abus toi aussi, en souriant. Elle s’appelle Carla. Et c’est la seule chose qu’on savait d’elle. On ne connaissait ni sa classe ni son groupe d’amis, c’était la première fois que je la vis.

Le soleil éblouissait nos yeux à la sortie des cours, on avait toujours ce petit rituel de rentrer ensemble, parfois on dansait dans la rue, parfois on chantait, sous le soleil, sous la neige, sous le vent, pas forcément sous la pluie, mais globalement nous étions inséparables tous les quatre. Pourtant cette fois, chacun prit un chemin différent, sûrement à cause de la fatigue, donc cela ne me déranga pas vraiment, bien que ça me faisait un peu de peine, ça me permettait de m’immerger dans un monde ; celui des rêves musicaux.

Je suis quelqu’un de très rêveur et j’arrive facilement à me perdre dans de faux scénarios créés de toute pièce. La musique me permet de me détendre, un vent léger souffle, les oiseaux chantent, de la guitare dans les oreilles, et me voilà au comble du bonheur. Il y avait toujours plusieurs sentiments et sensations qui se mélangeaient quand j’écoutais de la musique, avec certaines, je me sentais libre de danser dans la rue, d’autres où les larmes me montèrent, en somme la musique était un réconfort, ma safe place à moi.

La vie m’ennuyait souvent, voir toujours, les mêmes gens dans la rue, assister aux mêmes scènes dans mon quartier, avoir toujours les mêmes ragots... Schéma classique en somme, mais j’avais de plus en plus l’envie de tout quitter et de partir je ne sais où. Non pas que je veuille mourir, mais une